

LE MARTYRE D'UNE MERE

Première Partie

OU JEAN BOUSCAT SE DECIDE A PARLER (suite.)

— Eh bien, poursuivait le matelot, êtes-vous sûr de votre beau... de ce médecin d'aujourd'hui... de ce monde vivant autour de vous... Jean Bouscat eut une grimace, et se pencha vers le docteur et la femme que j'ai vue se sont appareillées... Ce que je veux dire, c'est que la femme du père et celle qui regardait autour de la cabane du poissonnier... doit être qu'une seule et même personne... Mme Martray était devenue très rouge.

— Oh! s'écria-t-elle, mais ce serait l'enfant!... — Qu'avez-vous, ma chère maîtresse? demanda Bouscat. — Mme Martray répondit alors que cette femme, qui l'avait rencontrée dans le parc, l'avait regardée si insolentement, avec des yeux chargés de haine, avait dû fermer la porte de la cabane.

— Oh! la guuse! s'écria le matelot. — Mais alors, les questions se précipitent, palpitantes!... Mais alors, cette femme!... quels intérêts avait-elle donc servis, en montrant Mme Martray dans la cabane... — Non! dit-elle tout haut, sans s'apercevoir davantage l'étrange soupçon qui venait de lui traverser l'esprit! Non! c'est impossible!... Ce serait par trop ignoble.

— L'idée du mal compliqué, et la perversité excessive et hors nature, ne peut entrer dans l'esprit de certains êtres fœnicièrement honnêtes. La conspiration qu'elle venait d'entrevoir lui semblait tellement épouvantable, qu'elle en repoussait toute possibilité avec horreur. — Mais Jean Bouscat ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

— Mais, madame, fit-il avec lenteur, ce n'est pas tout... J'ai à vous apprendre bien autre chose! Je ne vous en ai pas parlé le jour même. Vous m'auriez dit que j'étais fou!... ou que je calomniais votre savoir... Car pour moi ça ne peut être que lui!... Lorsque le cher petit a été piqué par ces horribles mouches, nous avons tous perdu la tête, et franchement il y avait bien de quoi!... Quand il a été hors de danger, quand tout a été fini, je suis remonté veiller notre cherubin, tandis que vous descendiez pour le déjeuner. Or, savez-vous ce que j'ai trouvé dans votre chambre... Un papier froissé...

— Et Bouscat fouillant dans sa blouse, en sortit un papier plié et jaunî. — Le tabac l'a changé de couleur, dit-il, mais la couleur importe peu... Dépliez-le, madame, et voyez ce qu'il y a dedans.

Mme Martray suivit ce conseil de Bouscat. — Ce que renfermait le papier, c'était un objet imperceptible, la patte d'un frelon.

— Voilà, fit Bouscat, c'est la patte d'un frelon... ça prouve que les mouches ont été apportées là-dedans... On a voulu tuer Raoul!... Qui ça! Je ne sais pas, c'est trop embrouillé pour moi!... Et pourtant je me dis que c'est ce docteur que le diable étrangle!... Voyez-vous, madame je ne peux pas sortir mon idée de là.

Mme Martray réfléchissait... A qui avait-elle fait du mal? Qui pouvait lui en vouloir? En vain repassait-elle son examen de conscience. Elle était bien certaine de n'avoir fait de mal à personne. On en voulait à elle, bien plus encore, à son enfant! Et pourquoi?... Pourquoi?... Problème que la loyauté de leurs deux natures rendait insoluble.

— En tout cas, reprit le matelot avec sa brutale franchise, ça ne peut rester ici, ma chère tante. C'est du méchant monde et une mauvaise maison... Vous n'y avez point votre place! Il vous faut partir, et au plus tôt. La jeune femme se rendait à cette décision. Ainsi que nous avons dit, la verrerie marchait à nouveau avec une activité intense. Le passif était liquidé

haute la main. Il n'y avait plus aucun péril pour le nom de Martray que portait son fils. Félix était remis à flot, et avec de l'ordre, de l'économie et du travail pouvait reprendre aisément le rang qu'il occupait autrefois. Elle devait donc considérer sa tâche comme terminée. Elle était libre.

Toutes ces raisons, la jeune femme les expliquait à Jean Bouscat, et Jean opinait de la tête. — Bien oui, ma chère dame, répondit-il, c'est parfait, et le plus tôt sera le mieux.

— Raoul, dit-elle, vous êtes bien des perils auxquels nous échappons, mon enfant et moi... Lui, vous ne le quitterez plus... Vous veillerez sur lui, vous le défendrez contre tous!

Pour ce qui est de moi, pour suivre la pauvre femme, c'est peut-être très ridicule et très enfantin d'être superstitieuse, mais je suis assailli, depuis bien longtemps déjà, par les plus noirs pressentiments. Que voulez-vous? J'ai la conviction intime qu'un grand malheur plane sur moi, qu'avant longtemps, il m'atteindra... J'en suis certaine, je ne saurais y échapper.

La physionomie du matelot s'était contractée. — Ne parlez pas comme ça, madame, répondit-il d'une voix sourde. Vous après lui, ça serait trop, voyez-vous. Et moi... et à Jean Bouscat, que resterait-il, la bonté divine?

— Oh! Bouscat, s'écria Mme Martray, et Raoul!... et mon enfant!... qui veillerait donc sur lui, s'il m'arrivait malheur?... — C'est vrai, madame, j'étais... ingrat. J'oubliais l'affection de notre cher mignon. Oh! oui, madame, quo qu'il arrive... Bouscat veillera sur votre enfant, et ne le quittera jamais.

Mme Martray, de plus en plus émue reprit encore: — S'il m'arrivait malheur, et je commence à le craindre, car les gens qui m'entourent m'effraient, jurez-moi d'élever Raoul, de l'élever bien lui, bien loin... pour échapper à ceux qui voudraient lui faire du mal... pour avoir sa fortune!

— Car je m'en rends bien compte, à la fin, c'est argent argent qu'ils en veulent! Réservez leur plutôt cet argent... abandonnez leur la proie qu'ils convoitent et... sauvez mon enfant!

Le matelot s'essuya les yeux d'un revers de main. — Je vous obéirai, ma chère maîtresse... Pour le petit, je le sauverai!... Ah! ça serait dur, pourtant, s'il vous arrivait malheur, de ne point vous voir ger!...

Mme Martray reprit, vite ment: — Ecoutez-moi, Bouscat: s'il m'arrivait malheur... vous prendriez Raoul avec vous, ce serait votre fils, votre enfant!... Vous retourneriez immédiatement alors à notre petite maison de Versailles... Vous entreriez dans ma chambre, et en ouvrant le petit bonheur, du jour, placé entre les deux fenêtres... Vous commiseriez le tiroir secret de droite, où je serre les portraits de mon mari, ceux de Raoul, les lettres, les dernières, de celui que j'ai perdu, vous trouveriez deux cent mille francs... Cette somme, je l'avais réalisée pour acheter un chalet, afin de passer l'été avec Raoul et vous, au bord du lac de Genève... cette somme, vous la prendrez, elle vous servira à élever mon fils... Là, maintenant, c'est fini, je n'ai plus de recommandations à vous faire... Essayons nos yeux, vous et moi, mon bon Bouscat, car vous avez pleuré, vous aussi... J'entends la cloche du dîner, et personne, ici, ne doit se douter de notre émotion.

L'entrée de Mme Martray ne produisit aucun effet dans la salle à manger. La cloche du dîner venait d'être cependant sonnée, on devait l'attendre... Elle trouva le docteur Dréan debout, centre une fenêtre et tambourinant sur les vitres, et Félix suivant cette musique avec une extrême attention!

La jeune femme, la première, leur adressa la parole. — Alors tous deux se retournèrent en gens surpris.

— Eh bien, dit-elle d'un ton enjoué, je ne me trouve pas mal le moins du monde de mon bain. Docteur, j'ai mille remerciements à vous adresser, pour votre protection, Raoul n'a pas

été mouillé. Il n'a pas eu peur... Toute ma gratitude. Quant à vous, mon cher frère, l'orage vous porte positivement sur les nerfs... Vous n'avez perdu... en perdant tout à fait la tête... Je ne vous en veux pas... Le vous parlez de grand cœur, ainsi que j'avais le disais tout à l'heure encore... Et maintenant, mettons-nous à table... j'ai grand faim... La tondre, la grande tondre, ça donne appétit.

Jules Dréan assis à table, sur l'invitation de Mme Martray, la regardait attentivement du coin de l'œil. Félix mangeait son potage à travers et à tort, il se soutrait de plus en plus nerveux, il venait de briser un verre, avait renversé du vin sur la nappe. Sans motif, sans raison à une paucité toute simple de Mme Martray, il se mit à rire bruyamment. Celle-ci ne le perdait pas de vue. Si elle était sur pied par Jules Dréan, de son côté, elle était et notait tous les mouvements, toute les expressions des deux hommes. Pauvre faible créature, tout à l'heure encore éprouvée et trébuchante, en face de ses ennemis, toute son énergie lui était revenue! Maintenant, avec l'énergie et la force, elle voyait clair, elle lisait à livre ouvert dans ces ignobles trames...

L'agitation fébrile de Félix le dénonçait... C'était lui! C'était bien lui le coupable! Jules Dréan parlait peu, sa voix basse, sa voix rauque, son air d'homme préoccupé. Félix, par contre, parlait pour ne rien dire.

Au dessert, Mme Martray prit la parole. — Mon cher frère... dit-elle, le moment me semble venu de vous faire part de la décision que j'ai prise. Je crois pouvoir librement parler devant votre cousin, qui est pour nous un véritable ami. La Flèche est en ordre, la verrerie, marché admirablement, vous êtes complètement libre de tout lien... Je n'ai donc plus rien à faire, ici et ma présence n'est plus nécessaire... Je vais donc vous quitter.

Félix, la tête levée, l'oreille tendue, était devenu subitement très pâle. Au même temps le sourire de Jules Dréan se fonda, et un éclair de fureur brillait dans ses prunelles. Mais aussitôt il devint calme et froid. L'action se nouait, se serrait. La lutte commençait réellement à cette heure; jusque-là on n'avait fait que s'écarter et attendre partie.

Il prit aussitôt un air désolé: — Et quand allez-vous quitter la Flèche, madame? — Je m'en vais dans deux jours, dit-elle. — Oh! dit-elle, j'ai vu que je m'en vais tellement habituée à la présence de votre charmant Raoul, que je prouverai un véritable chagrin de son départ. — Oh! dit-elle, j'ai vu que je m'en vais tellement habituée à la présence de votre charmant Raoul, que je prouverai un véritable chagrin de son départ.

— Oh! dit-elle, j'ai vu que je m'en vais tellement habituée à la présence de votre charmant Raoul, que je prouverai un véritable chagrin de son départ.

— Oh! dit-elle, j'ai vu que je m'en vais tellement habituée à la présence de votre charmant Raoul, que je prouverai un véritable chagrin de son départ.

— Oh! dit-elle, j'ai vu que je m'en vais tellement habituée à la présence de votre charmant Raoul, que je prouverai un véritable chagrin de son départ.

— Oh! dit-elle, j'ai vu que je m'en vais tellement habituée à la présence de votre charmant Raoul, que je prouverai un véritable chagrin de son départ.

— Oh! dit-elle, j'ai vu que je m'en vais tellement habituée à la présence de votre charmant Raoul, que je prouverai un véritable chagrin de son départ.

— Oh! dit-elle, j'ai vu que je m'en vais tellement habituée à la présence de votre charmant Raoul, que je prouverai un véritable chagrin de son départ.

— Oh! dit-elle, j'ai vu que je m'en vais tellement habituée à la présence de votre charmant Raoul, que je prouverai un véritable chagrin de son départ.

— Oh! dit-elle, j'ai vu que je m'en vais tellement habituée à la présence de votre charmant Raoul, que je prouverai un véritable chagrin de son départ.

— Oh! dit-elle, j'ai vu que je m'en vais tellement habituée à la présence de votre charmant Raoul, que je prouverai un véritable chagrin de son départ.

— Oh! dit-elle, j'ai vu que je m'en vais tellement habituée à la présence de votre charmant Raoul, que je prouverai un véritable chagrin de son départ.

Tout est perdu! — par la faute. Félix baissa la tête avec de couragement. — Tout est fini, dit-il, — tu le dis bien, tout est perdu... Que veux-tu?... Je te l'avais bien dit!

Le docteur reprit: — Voilà ce qu'est ce qu'est d'avoir affaire à des poires moelles des hommes sans caractère... ça veut la fortune!... et c'est incapable de la conquérir.

— Non, continua-t-il à voix basse, en serrant les dents et en dominant à ses paroles une expression sinistre, non!... Il ne faut pas qu'elle parte!... — Et comment prétends-tu l'empêcher?... — Ça, c'est mon affaire, je m'en sers, rien encore. Mais je cherche et je trouverai...

— Quand je pense, reprit-il, que j'ai tenu vingt fois la vie de cette femme dans ma main... — Que dis-tu là, s'écria Félix effrayé, un cri! n'est-ce pas déjà assez?... — Jules Dréan eut un mouvement d'épaules.

— Eh! laissez-moi donc tranquille!... Voilà encore des sensibleries qui te reprénuent. Tu veux!... Seulement tu n'oses pas. Toujours l'histoire de l'alouette tout rotie. Tu veux la fortune. Mais pour atteindre ce résultat, n'oses-tu tenter aucun effort. Et tu n'arrêtes même lorsque je me montre tout disposé à travailler pour toi!... Je reprends donc! J'ai tenu la vie de cette femme dans mes mains. Eh bien, quoi de plus naturel? quoi de plus simple? La mère supprimée, le petit le reste, tu deviens son tuteur jusqu'à sa majorité. Vingt et un an. Il en a cinq... Tu as sa fortune pendant seize ans. En seize ans, avec un capital semblable, on a le temps de faire bien des choses.

Félix, effaré, se couvrait nerveusement la tête. — Mais tu n'y songes pas, malheureux!... Une créature qui a été si parfaite, si bonne, pour toi et pour toi et pour moi!... Mais tu n'as donc ni cœur, ni âme!... — Je veux vivre heureux, je ne connais pas autre chose. Le reste m'importe peu. Je veux donc, pour arriver au but que nous poursuivons, que tu me laisses les mains libres... — Je veux que tu ne tentes rien contre elle!... — Alors, tu préfères la laisser partir? — Non, répondit Félix à voix basse.

Jules Dréan éclata d'un mauvais rire. — Je vois que tu n'es pas éloigné de devenir complètement idiot. Sans fortune, tu réprouverais? Vrai, tu es complot! Heureusement nous n'en sommes pas là. Autrement j'y mettrais bon ordre... Réservez-vous. Tu veux lui parler, jessayer de la fléchir!... Tu vas faire une gaffe, je t'en prévient, et une demande complètement inutile, qui se retournera contre toi!... N'importe, tu y tiens, marche toujours. Moi je veille.

Et là-dessus les deux cousins se séparèrent. Félix Martray remonta dans sa chambre. Quant à Jules Dréan il se rendit aux écuries. Une satisfaction infernale se lisait sur son visage. Le misérable avait sans doute trouvé le moyen qu'il cherchait. C'est ce que nous verrons plus tard.

Au moment où Jules Dréan arrivait, le garçon d'écurie, qui cumulait ces fonctions avec celles de cocher, mettait la dernière main à la litière du soir. François, le cocher se nommait ainsi, n'était certes pas un méchant garçon, bien loin de là, mais Jules Dréan avait pu maintes fois s'apercevoir à l'allure incertaine du sursis, qu'il cultivait plus souvent qu'à son tour la dive bouteille. François pour sa défense, disait que le poil des chevaux renfermait énormément de poussière, ainsi que l'avoine, le foin, la paille, et que la poussière absorbée à haute dose donnait énormément soif. Le docteur n'avait point adressé trois fois la parole à François depuis son arrivée à la Flèche. Il avait certainement quelque chose en tête, car il ne parlait pas en éloges. Les chevaux étaient bien tenus, leur croupe satinée et luisante. L'écurie sentait bon, sa propreté ne laissait rien à désirer. Et ces éloges regardent une étonnante conclusion.

— François, dit le docteur en terminant sa visite, vous m'avez mené plusieurs fois, et je ne vous ai jamais donné de

pourboire... Tenez. Et il glissa vingt francs dans la main du cocher qui n'en voulait pas croire ses yeux.

François se confondit en remerciements et le docteur quitta l'écurie sur un dernier éloge. Une fois sorti, Jules Dréan s'en fut se poster dans le coin le plus obscur de la cour. Il n'attendit pas longtemps. François avait éteint sa lampe, mis un costume à peu près propre et traversait la cour au plus vite, en sifflant une fanfare de chasse. Un tour de clé, une porte franchie, il était dans la campagne. Jules Dréan le suivit pendant deux cents mètres. Le cocher, d'un pas vif, suivait la route de Fleurines, un gros bourg situé à trois kilomètres de la Flèche.

— Toi, fit le docteur, avec son mauvais rire, avant deux heures tu seras saoul perdu. Me voilà donc libre. Et en ayant les grands moyens, puisque l'on m'oblige à en arriver là.

COMMENT JEAN BOUSCAT ATTEINT SON BUT ET JULES DRÉAN LE SIEN

Le lendemain matin, Mme Martray terminait ses préparatifs de départ. Jean Bouscat l'aidait à finir ses deux malles. Raoul jouait tranquillement dans un coin de la chambre. On frappa doucement à la porte. Bouscat ouvrit. C'était la cuisinière.

— Monsieur, dit-elle, s'excuse de déranger madame, il voudrait lui dire un mot. Si madame pouvait prendre la peine de venir jusqu'au bureau.

— Bien, fit la jeune femme. J'y vais à l'instant.

Mme Martray s'adressa alors au matelot. — Jean, lui dit-elle, vous ne quitterez pas Raoul d'une seconde. Je vous, mon ami, que plus nous approchons de notre départ, plus mes craintes augmentent. Veillez sur Raoul. Pour l'instant, je suis certaine de ne courir aucun danger.

Le cœur lui battait fort cependant; mais grâce à son empire sur elle-même, ce fut le visage froid et calme qu'elle poussa la porte du bureau. Félix ne l'avait point entendue arriver. Plongé dans des réflexions profondes, en proie à une préoccupation intense, il était assis à son bureau, la tête dans ses mains. Au bruit de la porte, il se leva précipitamment, montrant à la jeune femme un visage bouleversé.

— Pardon? bégaya-t-il, je ne sais pas, je n'ai pas entendu. — Mme Martray s'était assise dans un fauteuil.

— Vous avez demandé à me parler, dit-elle d'un ton glacial, me voici! Il la regarda avec stupeur. Ce n'était plus la même femme que la veille.

— J'ai voulu vous voir sans témoin, finit-il par lui dire, pour vous remercier une fois encore de tout ce que vous avez fait pour moi.

Elle l'arrêta d'un geste. — Vous ne me devez rien, répliqua-t-elle en accompagnant ses paroles d'un regard méprisant. Je n'ai fait ces sacrifices que pour éviter une tache au nom que porte mon fils. Le frère de celui qui fut mon mari ne me doit donc aucune reconnaissance.

— Se levant alors. — Est-ce tout ce que vous avez à me dire? — Félix croissa ses bras et prit une posture suppliante.

— Non! non! murmura-t-il d'une voix étouffée, ne partez pas!... ne me quittez pas!... sans vous... si vous saviez?

Elle se leva, marcha droit à son beau frère et lui dit à voix basse: — Je sais tout... je sais que vous êtes un misérable et un infâme.

Comme une masse, Félix Martray s'abattit à ses genoux. — Pardon!... pardon! s'écria-t-il la tête baissée, les mains serrées, pardon!... j'étais fou!... Mais écoutez-moi!... je vous adore!... Voilà la vérité, depuis que je vous ai vue si bonne, si belle... — La jeune femme eut un sourire méprisant.

— Vous avez voulu me témoigner votre reconnaissance! Je vous remercie!... Se redressant alors indignée: — Mais vous n'avez donc pas compris, malheureux! le sacrilège que vous osez commettre, en prononçant un semblable aveu?... Vous ne compre-

nez donc rien!... Vous oubliez donc jusqu'à la mémoire de votre frère!... jusqu'à son nom!

— Je n'oublie rien!... pardonnez-moi, répétait M. Martray, ou plutôt j'oublie tout, je ne vois que vous, je ne pense qu'à vous!...

Et, sans pouvoir retenir son geste, il étendit les bras vers Mme Martray.

Celle-ci se recula vivement en se dirigeant vers la porte. — A partirez cet instant, dit-elle, aucun lien n'existe entre nous. Vous-même avez tout brisé!... Jamais je ne pourrai vous revoir, jamais je ne pourrai oublier l'insulte que j'ai subie, de celui que j'appelle "mon frère."

Et sans tourner la tête elle sortit.

Félix Martray demeura là, atterré. Tout s'écoulait, il était écrasé sous les débris de cet échafaudage que son cousin et lui avaient cru solidement construit. Bien tôt le sentiment de son impuissance devint tellement fort, qu'il perdit complètement la tête, il s'arrachait les cheveux! il grinçait des dents. Au milieu de cette véritable crise l'on heurta légèrement à la porte et la tête ironique de Jules Dréan apparut.

— Tiens! Tiens! dit-il, nous avons nos vapeurs, il paraît que la princesse s'est montrée inflexible... elle piétine sur ton amour!...

— Tais-toi, répliqua M. Martray d'une voix sourde, elle m'a traité comme le dernier des misérables!...

— Je te l'avais bien dit Tu n'a pas été pris en traître. Eh bien, maintenant qu'elle t'a fonlé aux pieds, est-tu convaincu? Veux-tu m'écouter? Est-tu enfin décidé à suivre mes conseils.

— Oui, dit-il d'une voix sourde. — Jules Dréan n'en voulait pas plus, il quitta son cousin sans ajouter une parole. Cette fois encore, il retourna aux écuries. Il ouvrit la porte. Tout était parfaitement en ordre. Les deux perchonnas, la croupe luisante, les crins luisants semblaient sommeiller dans leurs stalles. Au bruit de la porte, cependant, elles s'agitèrent, encensèrent et haument à plusieurs reprises. Le docteur prêtait l'oreille. L'écurie était déserte.

Alors, d'un pas leste, il grimpa l'escalier très raide du grenier à foin. A mesure qu'il avançait, son oreille était frappée par un bruit monotone. Bien, murmura-t-il, tout marche à son bruit!... inutile d'aller plus loin... Il est toujours ivre-mort.

D'gringolant quatre à quatre, il sortit de l'écurie et gagna le parc par une porte dérobée et ne rentra à la maison qu'après avoir fait un grand circuit.

On le comprendra sans peine le déjeuner fut glacial. Mme Martray ne desserra pas les dents. Sitôt que la chose fut possible, elle remonta dans sa chambre, en compagnie de son fils et de Jean Bouscat.

Jules Dréan eut tout liberté pour retourner aux écuries. Il pouvait être une heure de l'après-midi; le départ était pour deux heures. Mme Martray devant prendre à Creil l'express de 3 h. 35 pour Paris.

Jules Dréan ne s'arrêta point aux stalles, il grimpa droit au grenier à foin.

Sur des meubles, la tête renversée, le cocher cuvait sa noce de la nuit.

Le docteur se pencha sur l'ivrogne et s'agenouilla auprès de lui. Sortant alors de sa trousses un petit flacon, il le lui fit respirer. Le cocher se dressa d'un bond, comme s'il avait été touché par une batterie électrique. Ce qui venait de lui entrer dans les narines, c'était de l'ammoniaque. Il regardait Jules Dréan d'un air abrutit, cherchant à rassembler ses esprits, à remettre ses idées en ordre.

— Eh bien! eh bien! fit le docteur en accompagnant ces paroles d'un sourire, qu'est-ce qu'il y a? Remettez-vous, mon ami... Reprenez vos sens, vous avez complètement oublié que vous devez atteler vers deux heures pour reconduire Mme Martray à Creil. [à continuer]